

TEXTES	1
Le relativisme culturel	1
[texte] Lévi-Strauss (Claude) : L'éthnocentrisme	1
[texte] Montaigne : À Propos des amérindiens	1
Une morale de la sensibilité : l'empathie au cœur de l'éthique	1
[texte] Rousseau : La pitié	1
[texte] Paperman (Patricia) Laugier (Sandra) : L'éthique du <i>care</i>	1
Une morale des conséquences : l'utilitarisme	2
[texte] Bentham : Quel est la tâche du moraliste ?	2
[texte] Bentham : Le calcul des conséquences	2
Une morale des principes : l'éthique kantienne	2
[texte] Kant : Le respect de la dignité	2
[texte] : Un article sur la notion de devoir chez Kant	2
QUESTIONS SUR LES TEXTES	3

%

TEXTES

Le relativisme culturel

①

[*Au sens faible*]

: « [Tout membre d'une culture en est aussi étroitement solidaire [qu'un voyageur] l'est de son train. Car, dès notre naissance, l'entourage fait pénétrer en nous, par mille démarches conscientes et inconscientes, un système complexe de références consistant en jugements de valeur, motivations, centres d'intérêt [...]. Nous nous déplaçons réellement avec ce système de références, et les réalités culturelles du dehors ne sont observables qu'à travers les déformations qu'il leur impose, quand il ne va pas jusqu'à nous mettre dans l'impossibilité d'en apercevoir quoi que ce soit.

[*Au sens fort*] : L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles, morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. [...] [O]n refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

LÉVI-STRAUSS (CLAUDE)
Race et histoire

②

Je trouve qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage dans ce peuple [les indigènes des Antilles et de l'Amérique du Sud découverts par les européens], sinon que chacun appelle barbarie ce qui ne fait pas partie de ses usages. Car il est vrai que nous n'avons pas d'autres critères pour la vérité et la raison que les exemples que

nous observons et les idées et les usages qui ont cours dans le pays où nous vivons. C'est là que se trouve, pensons-nous, la religion parfaite, le gouvernement parfait, l'usage parfait et incomparable pour toutes choses.

MONTAIGNE
Essais I 30

Une morale de la sensibilité : l'empathie au cœur de l'éthique

③

La pitié, disposition convenable à des êtres aussi faibles, et sujets à autant de maux que nous le sommes [est une] vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. [...]

Tel est le pur mouvement de la nature, antérieur à toute réflexion : telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire [...]. Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales [...] la générosité, la clémence, l'humanité [...].

[L]a commisération sera d'autant plus énergique que l'animal spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant. [...] C'est la raison qui engendre l'amour-propre, et c'est la réflexion qui le fortifie ; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même ; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne et l'afflige : c'est la philosophie qui l'isole ; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant : péris si tu veux, je suis en sûreté. Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du philosophe, et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre ; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles et s'argumenter un peu pour empêcher la nature qui se révolte en lui de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent, et faute de sagesse et de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'humanité. [...]

Il est donc certain que la pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir : c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de lois, de mœurs, et de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix.

ROUSSEAU
Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes

4 Le mot care, très courant en anglais, est à la fois un verbe qui signifie « s'occuper de », « faire attention », « prendre soin », « se soucier de », et un substantif qui pourrait selon les contextes être rendu en français par « soins », « attention », « sollicitude », « concernement ». Sous la forme négative – I don't care –, il indique une indifférence, un refus de responsabilité : je m'en fiche, ça ne me concerne pas ! Mais aucune de ces traductions prises isolément n'est en mesure de prendre en charge de façon adéquate cette idée de care. [...] Les éthiques du care affirment l'importance des soins et de l'attention portés aux autres [...] Prendre la mesure de l'importance du care pour la vie humaine suppose de reconnaître que la dépendance et la vulnérabilité sont des traits de la condition de tout un chacun, même si les mieux lotis ont la capacité d'en estomper ou d'en nier l'acuité. Cette sorte de réalisme « ordinaire » est généralement absente des théories sociales et morales majoritaires [...] La vraie nouveauté du care est de nous apprendre à voir la sensibilité comme condition nécessaire de la justice.

PAPERMAN (PATRICIA) LAUGIER (SANDRA)
L'éthique de la sollicitude, Sciences Humaines,
déc. 2006, n177)

Une morale des conséquences : l'utilitarisme

5 Il est malheureux que les hommes abordent la discussion de questions importantes, déterminés d'avance sur la solution qu'ils leur donneront. On dirait qu'ils se sont préalablement engagés envers eux-mêmes à trouver bons certains actes, certains autres mauvais. Mais le principe de l'utilité n'admet point ces décisions péremptives. Avant de condamner un acte, il exige que son incompatibilité avec le bonheur des hommes soit démontrée. De telles investigations ne conviennent point à l'instructeur dogmatique. Il ne saurait donc s'accommoder du principe de l'utilité. Il aura pour son usage un principe à lui. Pour soutenir son opinion, il fera de cette opinion un principe. « Je proclame que ces choses ne sont pas bien, dit-il avec une dose suffisante d'assurance, donc elles ne sont pas bien. » [...] Que devient alors la tâche du moraliste ? Il peut mettre sous les yeux de celui qui l'interroge un aperçu des probabilités de l'avenir, plus exact et plus complet qu'il ne se serait offert à ses regards au milieu des influences du moment. [...] [P]our être véritablement utile, il faut qu'il aille à la découverte des conséquences qui doivent résulter d'une action donnée ; il faut qu'il les recueille le mieux qu'il le pourra, et qu'il les présente ensuite à l'usage de ceux qui peuvent être disposés à profiter de ses services.

BENTHAM
Déontologie, ou Science de la morale. t. I, ch. I et II

6

Additionnez toutes les valeurs de l'ensemble des plaisirs d'un côté, et celles de l'ensemble des peines de l'autre. Si la balance penche du côté du plaisir, elle indiquera la bonne tendance générale de l'acte, du point de vue des intérêts de telle personne individuelle ; si elle penche du côté de la peine, elle indiquera la mauvaise tendance générale de l'acte. Tenez compte du nombre de personnes dont les intérêts semblent en jeu ; et réitérez le procédé précédent pour chacune d'entre elles. Additionnez les nombres qui expriment les degrés de la bonne tendance qu'un acte possède du point de vue de chaque individu pour lequel sa tendance est globalement bonne ; recommencez à propos de chaque individu pour lequel sa tendance globale est mauvaise. Faites le bilan ; si la balance penche du côté du plaisir, elle indiquera la bonne tendance générale de l'acte, compte tenu du nombre total ou de la communauté des individus concernés ; si elle penche du côté de la peine, elle indiquera la mauvaise tendance générale de l'acte, compte tenu de cette même communauté.

BENTHAM
Introduction aux principes de la morale et de la législation, chap. IV)

Une morale des principes : l'éthique kantienne

7 Le respect que je porte à autrui ou qu'il peut exiger de moi [...] consiste à reconnaître la dignité des autres hommes, c'est-à-dire une valeur qui n'a pas de prix, pas d'équivalent contre lequel on puisse échanger l'objet de l'estimation. — Le mépris au contraire consiste à regarder une chose comme n'ayant pas de valeur. [...] Tout homme a le droit de prétendre au respect de ses semblables, et réciproquement il est obligé lui-même au respect à l'égard de chacun d'eux.

L'humanité est par elle-même une dignité : l'homme ne peut être traité par l'homme (soit par un autre, soit par lui-même) comme un simple moyen, mais il doit toujours être traité comme étant aussi une fin ; c'est précisément en cela que consiste sa dignité [...]

Aussi faut-il rejeter ces peines infamantes qui dégradent l'humanité même [...] Là est [également] le fondement du devoir de respecter les hommes même dans l'usage logique de leur raison. Ainsi on ne flétrira pas leurs erreurs sous le nom d'absurdités, de jugements ineptes, etc., mais on supposera plutôt qu'il doit y avoir dans leurs opinions quelque chose de vrai, et on l'y cherchera ; en même temps aussi on s'appliquera à découvrir l'apparence qui les trompe (le principe subjectif des raisons déterminantes de leurs jugements, qu'ils prennent par mégarde pour quelque chose d'objectif), et, en expliquant ainsi la possibilité de leurs erreurs, on saura garder encore un certain respect pour leur intelligence. Si au contraire on refuse toute intelligence à son adversaire, en traitant ses jugements d'absurdes ou d'ineptes, comment veut-on lui faire comprendre qu'il

s'est trompé? — Il en est de même des reproches à l'endroit du vice : il ne faut pas les pousser jusqu'à mépriser absolument l'homme vicieux et à lui refuser toute valeur morale ; car, dans cette hypothèse, il ne saurait donc plus jamais devenir meilleur, ce qui ne s'accorde point avec l'idée de l'homme, lequel, à ce titre (comme être moral), ne peut jamais perdre toutes ses dispositions pour le bien.

KANT

Doctrines de la Vertu, §§37-39

8

Analysant notre expérience de la moralité, Kant se demande ce qui en constitue l'essence et il la découvre dans l'idée de « bonne volonté ». Pour savoir si quelqu'un a commis une bonne ou une mauvaise action, l'essentiel n'est pas le but de l'action, mais plutôt l'intention ou le motif de l'agent qui a présidé à sa réalisation. Si l'acte est intéressé, s'il répond à un souci d'efficacité ou a pour but de satisfaire des besoins, on ne peut pas le qualifier de moral, car il est fondé sur des motifs égoïstes, variables au gré des circonstances. Un acte moral exige que la personne transcende ses tendances égoïstes et se demande non pas « Qu'est-ce que je veux ? », ou « Qu'est-ce qui me ferait plaisir ? » mais « Que dois-je faire ? Quel est mon devoir ? ». Chercher quel est son devoir manifeste une volonté morale, c'est-à-dire une « bonne volonté » (cf. l'admiration que nous éprouvons pour ceux qui sont capables de dépasser leurs motifs égoïstes pour accomplir leur devoir). C'est pourquoi une juste conception de la moralité doit séparer clairement le devoir moral de la recherche égoïste du bonheur. La seule intention qui soit purement morale est le souci d'accomplir son devoir. [...] Le devoir est donc au fondement de l'éthique de Kant. Mais selon quels critères le reconnaître ? En effet, pour ce faire, nous ne pouvons pas nous fier à des instances extérieures (morale institutionnelle, religion, etc.). Il faut donc qu'il y ait dans la conscience une instance qui puisse servir de guide. Cela ne pourrait-il pas être les sentiments moraux [...] ? Mais ces sentiments peuvent-ils constituer un fondement fiable, puisqu'ils sont inconstants, subjectifs et variables ? [...] Ainsi, ne sera-t-on pas davantage enclins à secourir les personnes qui nous sont proches ou que l'on trouve plaisantes ? De plus, les sentiments altruistes ne sont-ils pas suscités souvent par des considérations égoïstes [...] ? Or ne faut-il pas vouloir secourir autrui, même quand nos sentiments ne nous y poussent pas ? [...] Il faut donc chercher ailleurs que dans les sentiments la source du devoir moral. Mais qu'y a-t-il d'autre, dans notre conscience, qui puisse le déterminer ? Pour Kant, c'est évident : c'est la voix de la raison. Un être moral, c'est d'abord un être raisonnable, c'est-à-dire susceptible d'être guidé par sa raison, et pas seulement par ses tendances sensibles, ses désirs ou ses sentiments. Mais peut-on prouver rationnellement qu'une règle morale est absolument bonne ? Le défi de Kant, c'est de

démontrer que la raison humaine peut produire des principes moraux dont tous les êtres humains, puisqu'ils sont également doués de raison, pourraient reconnaître la validité.

Source : <http://bit.ly/2AdKols>

QUESTIONS SUR LES TEXTES

1. Qu'est-ce que l'ethnocentrisme au sens faible ? Qu'est-ce que l'ethnocentrisme au sens fort ? (50 mots minimum)
2. Pourquoi Montaigne critique-t-il l'usage du terme « barbarie » ? (50 mots min.)
3. Dans le texte de Rousseau, qu'est-ce que la pitié ? Si la pitié est un sentiment naturel, pourquoi, d'après ce texte, n'éprouvons-nous pas toujours ce sentiment ? (100 mots min.)
4. Qu'est-ce que le care ? Pourquoi le care est-il important ? (100 mots min.)
5. Qu'est-ce qu'être dogmatique ? D'après Bentham, comment peut-on éviter d'être dogmatique en matière de questions morales ? (100 mots min.)
6. Bentham propose une manière de résoudre les questions morales. Trouvez un cas concret où cette méthode semble pertinente et une objection possible contre cette méthode. (100 mots min.)
7. Quels sont les exemples de respect de la dignité humaine que Kant donne dans ce texte ? Donnez un exemple qui montre que « l'homme ne peut être traité [...] comme un simple moyen ». (100 mots min.)
8. D'après ce texte, qu'est-ce qu'agir par devoir ? (50 mots min.)